

2022
Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

et des Universités du Midi

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXXI^e ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Paraissant tous les trois mois

TOME XI

N^o 3

Juillet-Septembre 1909.

P. PARIS

Promenades archéologiques en Espagne.

V. Numance.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Madrid : MURILLO, ALCALÁ, 7

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

ALPHONSE PICARD & FILS, 82, RUE BONAPARTE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



129212

A Monsieur Casanata S. Pothier
Membre del' Institut
P. Lamy

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES EN ESPAGNE

V

A Adolf Schulten.

NUMANCE.

Le coche banal rampe au pas lourd de ses trois haridelles au flanc de la route montante. Le pays trop nu étale au loin les ondulations de ses coteaux monotones. Mai radieux, par bonheur, jette au matin la joie vermeille de son printemps; le ciel de fin azur égaie la terre grise, et sur les choses toutes proches comme sur les lointains pâles des horizons s'est répandu le charme de la lumière pure.

Et voici qu'au sommet d'une côte lentement gravie un panorama plus vaste peu à peu se découvre. C'est une plaine étendue, au loin encerclée de sierras pelées, plus près de nous moutonnant en collines basses. Une longue éminence détache la ligne mollement convexe de sa croupe, qui se coupe brusquement à gauche; un cap de rocher tranché droit bute contre un lit de petit fleuve qu'il domine. Au point culminant, sur le ciel, se profile une maison claire; un marbre blanc dressé en obélisque silhouette sa forme sèche... Là-bas gît l'héroïque Numance.

Épopée glorieuse et sombre drame! Ici, soixante mille hommes, la force disciplinée des légions de Rome, le nombre de ses alliés ibères, le génie tenace et rude du vainqueur de Carthage; là, huit mille barbares dont quatre mille au plus en armes, resserrés dans une étroite bourgade, l'indomptable amour de la liberté, l'obstination sublime d'obscurs guerilleros.

Huit ans les Arévaques ont tenu Rome en échec, fomentant les révoltes, imposant ou subissant des pactes bientôt rompus,

vainqueurs ou vaincus en batailles rangées, en traîtreuses embuscades, jamais domptés.

En 601 de Rome, Ambon et Leucon, à trois milles de Numance assiégée, ont massacré mille hommes de Fulvius Nobilior, et tué trois des éléphants envoyés par Masinissa; les coups des Arévaques, plus encore que le froid, ont décimé l'armée romaine.

Après Nobilior, Claudius Marcellus; ses huit mille fantassins, ses cinq cents cavaliers soutenant sa diplomatie cauteleuse, il obtient malgré Rome, devant Numance, une paix honorable avec les Belles, les Tithes, les Arévaques. Mais Viriathe apparaît, entraînant, audace et ruse, semant la haine des envahisseurs: Belles, Tithes, Arévaques de nouveau se rebellent, font cause commune avec le héros. La guerre définitive, la guerre de Numance, est allumée.

Cecilius Metellus vient de Rome avec des troupes nombreuses; il ravage et conquiert le pays. Seules, assiégées, Termance et Numance résistent, Numance surtout dont deux fleuves, les escarpements de sa colline, la ceinture de ses épaisses forêts rendent l'abord difficile: de l'acropole à la plaine une seule voie descendante, mais obstruée de fossés et de barricades; dans la ville en tout huit mille hommes, mais fantassins et cavaliers d'élite.

L'hiver se passe. Metellus impuissant cède à Quintus Pompeius Aulus une armée forte et disciplinée, trente mille soldats à pied, deux mille à cheval. Quelques engagements heureux d'abord, mais vite les surprises, les embuscades, tout l'incertain des inlassables guérillas la pillent, la déciment, la démoralisent. Le général se tourne vers une proie plus facile, Termance: il n'y trouve qu'un échec misérable. Derechef, il cherche un succès plus aisé: Malia, que maintenait dans la révolte une garnison numantine, la massacre et se livre. Alors Pompeius s'acquiert un semblant de gloire en poursuivant quelques chefs de partisans. Ces brigands, dit Appien, ces héros, disons-nous, ne peuvent supporter l'esclavage; les uns se suicident, les autres assassinent leurs acheteurs, d'autres percent et coulent les vaisseaux qui les emportent.

Enhardi, Pompeius revient à Numance; il veut détourner le fleuve et prendre la ville par la famine; mais les Numantins, par des assauts incessants, refoulent les travailleurs, et à leur tour enferment les Romains dans leur camp. Le général impuissant, des conscrits substitués à ses vétérans, ronge son frein une partie de l'hiver; mais le climat nouveau, les nuits sous le ciel glacé, l'eau inaccoutumée qui engendre les dysenteries, les attaques harcelantes, les escarmouches accablent des troupes novices. Le Romain cède et se retire, pour la fin de l'hiver, dans des garnisons fidèles; il attend son successeur.

Cependant, la mauvaise fortune ne l'a pas abattu; il négocie avec ses vainqueurs, épuisés par leurs succès mêmes, une soumission inespérée. Il reçoit des otages, des captifs et ses transfuges, plus une rançon de guerre.

Mais son successeur, Popilius Lenas, arrive; rassuré sur l'issue de la guerre, mais craignant la colère de Rome pour une paix ignominieuse, quoique favorable, et conclue sans ordres, Pompeius nie hypocritement ses traités, malgré toute évidence. Popilius l'envoie à Rome se débattre devant le Sénat avec les délégués de Numance. Il plut au Sénat de continuer la guerre.

C'est Hostilius Mancinus qui la recommence. Défaite sur défaite devant la ville, siège de son camp, honteuse fuite nocturne vers les retranchements de Nobilior, traité à peine équitable sous la menace des armes numantines, tel est le bilan de cette triste campagne.

Rome indignée envoie en Espagne un de ses consuls, Æmilius Lepidus. Celui-ci fait une heureuse diversion contre les Vaccéens, qu'il accuse d'avoir favorisé Numance; il ravage leur territoire, il assiège Pallantia. Le siège traînait; les Romains souffraient de la famine, toutes les bêtes étaient mortes, des soldats déjà succombaient. Le Consul, avec son lieutenant Brutus, à son tour se décourage. Il tente, une nuit, d'évacuer son camp, laissant à l'abandon les blessés et les malades qui gémissent. Les Pallantins, dignes de ceux de Numance, avertis, surviennent et massacrent. Un dieu, dit-on, sauva les restes de l'armée qui, sans défense, jonchaient le sol.

Heureusement Rome, loin de ces désastres, reste ferme en ses desseins et sa conduite. Lepidus est rappelé, frappé d'amende, dégradé, bien qu'il rejette sur son prédécesseur Mancinus la responsabilité de ses revers. Et Mancinus, « auteur d'une paix honteuse conclue sans l'aveu du Sénat, » est ramené par Furius en Espagne pour être livré nu aux Numantins, qui du reste le refusent, comme autrefois les vingt généraux furent livrés aux Samnites.

Les hostilités sont reprises par Calpurnius Piso, qui n'ose pourtant attaquer Numance, et content d'avoir sommairement razziié le territoire de Pallantia, prend en Carpétanie ses quartiers d'hiver.

Enfin Scipion entre en scène.

Le peuple romain est las de cette guerre; il nomme pour la seconde fois consul, bien qu'il n'ait pas encore l'âge consulaire, le vainqueur de Carthage, car lui seul pourra vaincre Numance.

Le glorieux Africain se hâte vers l'Espagne, suivi de quatre mille volontaires dont cinq cents sont de ses clients et de ses amis. Il y trouve une armée en proie à la lâcheté, à la discorde et au luxe, qu'il faut d'abord sauver d'elle-même. Il l'épure des mercantis, des courtisanes, des devins, des sacrificateurs qui la débauchent et l'abrutissent. Il fait vendre chariots, bêtes de somme, bagages inutiles. Chaque soldat n'a droit qu'à une broche, une marmite et un verre; pour nourriture rien que des viandes bouillies ou rôties; plus de lits, et lui-même couche à la dure; plus de montures pour la route; plus de serviteurs pour laver, pour oindre les soldats au bain. Ainsi bientôt la discipline renaît avec la tempérance.

Mais Scipion n'a point hâte de heurter son armée si nouvellement régénérée contre les Arévaques si redoutables. De deux routes il prend la plus longue pour amener ses troupes au contact des Numantins. Un long détour à travers un pays malaisé les entraîne et les aguerrit; des haltes bien employées les forment aux durs travaux de terrassement et de siège. Partout d'ailleurs, du matin au soir, il se montre et surveille, organise, corrige et encourage. Quand l'armée se présente

sous Numance, elle peut tout donner à son général, qui peut tout demander à son courage comme à sa constance. Elle est digne des héros qu'elle vient acculer et murer dans leur repaire.

*
*
*

Aujourd'hui le visiteur de ces campagnes illustres éprouve quelque déception. A la fureur de la lutte, qu'amplifie encore le souvenir, il imaginait un site d'horreur en rude nature barbare : sur un roc sourcilleux une aire inaccessible d'aigles et de vautours, des torrents sauvages roulant des flots tumultueux, autour du mont tragique d'épaisses forêts secouées d'un vent de gloire. Mais une plus humble réalité le déconcerte. Au lieu des antiques forêts impénétrables, partout des champs fertiles où verdissent les céréales, où brunissent les jachères ; au lieu de torrents redoutables, des fleuves lents qui serpentent par la plaine au long de berges paisibles, et le Merdancho, ruisseau modeste, coulant à travers un marais une onde impure comme son nom ; au lieu d'une forteresse aérienne dressant sa crête sublime, un coteau bas et long qui s'élève sans poésie dans un paysage sans grandeur. Au pied de la colline, Garray, médiocre village, groupe bourgeoisement ses maisons et ses jardins sans caractère au bord de la route très moderne. C'est le calme tableau d'une terre heureuse, où l'homme cultive en paix les champs héréditaires.

Pourtant, en ce décor tranquille, il y a plus de deux mille ans, s'écrivit une page d'histoire sublime. Sur la basse colline huit mille hommes luttèrent contre soixante mille, et moururent d'épuisement et de faim pour la liberté.

Mais si la gloire de Numance vivait éternelle, de longs siècles semblaient avoir effacé jusqu'aux moindres traces du drame ; l'emplacement de la ville héroïque restait inconnu.

C'est l'honneur de D. Eduardo Saavedra, l'illustre vétéran de l'archéologie espagnole, d'avoir le premier, en 1853, retrouvé les cendres numantines sous les blés du Cerro de la Muela, et dit : C'est ici !

En 1860 et 1861, sous les auspices de l'Académie de l'His-

toire, commençaient des fouilles plus précises; Saavedra mettait au jour des ruines de maisons bordant des rues; il en relevait le plan. Ce n'était qu'un coin de bourgade romaine construite sur les débris de la bourgade arévaque.

L'effort aussitôt se ralentissait, et mourait pour renaître plus de quarante années après seulement sous l'énergie d'Adolf Schulten.

Hardi et passionné, le jeune et brillant professeur de l'Université de Göttingen¹ obtenait un subside impérial; nouveau Scipion, il établissait solidement son prætorium en face de Numance, bien décidé à ne point lever le siège avant que fût définitive la conquête. Tout le printemps, tout l'automne de 1905, avec son lieutenant Könen, du musée de Bonn, il creusait le Cerro de la Muela jusqu'en ses couches profondes. Sous des maisons d'époque romaine se découvraient des murailles et des maisons celtibériques.

Une auguste présence consacrait ce beau succès. Le 5 août 1905, Sa Majesté Alphonse XIII, accompagnée du Ministre de l'Instruction publique, D. Andres Mellado, parcourait les ruines, et inaugurerait le petit musée de Garray. M. le vicomte d'Eza faisait à l'État le don gracieux des lieux où fut Numance; un blanc obélisque, construit aux frais d'un riche patriote, D. Ramon Benito Aceña, consacrait, avec la gloire des héros Arévaques — et la libéralité du donateur — l'honneur de la royale visite.

Désormais, l'entreprise des fouilles est assurée. Tout ce qui reste de la ville immortelle sortira du linceul de terre et de cendre qui l'a cachée durant tant de siècles. Les travaux ne seront pas interrompus; mais c'est le cas de dire: « *Sic vos non vobis* »; sur l'acropole devenue propriété nationale Adolf Schulten n'interrogera plus le sol au nom de l'Empereur d'Allemagne. Un crédit de quinze mille pesetas annuelles sera consacré par l'Espagne au déblaiement intégral de Numance. Une commission présidée, comme il convient, par D. Eduardo Saavedra, dont José Ramon Melida est l'âme, et qui s'honore des noms de J. Catalina Garcia, Manuel Annibal

1. M. Schulten est passé depuis à l'Université d'Erlangen.

Alvarez, Teodoro Ramires, Mariano Granados, Juan José Garcia, a la charge de l'œuvre patriotique.



Une émotion étreint le cœur à parcourir le cerro désolé, dont les quelques ruines jusqu'à présent mises au jour attristent encore la solitude dénudée. Quoi ! C'est sur cette petite éminence, si mal défendue par la nature, si peu défendue par le travail des hommes, que luttèrent et que moururent ces vaincus de la faim, non de la force romaine ! C'est dans ces pauvres cases de village, faites de pierres mal taillées et de boue, que s'exalta jusqu'au sublime le courage de quelques barbares paysans ! C'est pour défendre ce rude et simple abri de leur liberté violée qu'une poignée de misérables souffrit toutes les tortures, et s'imposa l'horreur de vivre en bêtes traquées avant de périr en héros !

Certes l'idée fut belle, et D. Ramon Benito Aceña mérite tout éloge pour avoir glorifié le plus tragique épisode de l'épopée nationale. Mais la tache du monument commémoratif est trop grêle, la pointe de l'aiguille blanche est trop fine sur le ciel immense ; c'est peu de marbre, et de trop mince éloquence, pour célébrer le fanatisme sublime de ceux qui là se mangèrent et se tuèrent plutôt que de se rendre.

J'ai rêvé sur le cerro désert, grandiose piédestal, un groupe colossal, où le ciseau d'un sculpteur de génie dresserait les spectres horribles des derniers Numantins ; je les ai vus hâves, décharnés, souillés, terribles, tels que les a décrits Appien :

.
 Nuls vivres ; plus un fruit, plus un mouton, plus d'herbe...
 Il reste quelques peaux, qu'on peut cuire et ronger :
 Le cuir bouilli s'épuise. Horreur ! Il faut manger
 De cadavres hachés la chair noire et fétide.
 Plus de morts... Immolés à la faim fratricide
 Les faibles tomberont sous la dent des plus forts.
 C'en est trop ! Le cœur fou de tant d'affreux efforts,
 Empoisonnés de peste et rongés de famine,
 Échevelés, velus, tout grouillants de vermine,
 Tels que des sangliers en leurs bauges traqués,
 Ils se rendent...

Mais ils ne se rendent pas tous. Au moment suprême, une honte sublime soulève leur grand cœur :

Quoi! Comme des lions lutter, pour se soumettre!
 Esclaves des Romains!... Mieux vaut la mort qu'un maître :
 Beaucoup dans le trépas trouvent la liberté;
 Les autres, combien peu! sortant au jour dicté,
 Sous l'œil de Scipion se rangent dans la plaine.
 Spectacle monstrueux! Fauves à face humaine,
 L'ordure a gangrené leurs corps noirs et visqueux;
 Leurs ongles sont infects, infects sont leurs cheveux,
 Tous leurs membres infects ont des odeurs immondes;
 Leurs sordides haillons, loques nauséabondes,
 Exhalent de leurs plis une acre puanteur.
 Pitoyable tableau, même aux yeux d'un vainqueur!
 Mais même en cet état l'aspect des misérables
 Plus qu'objet de pitié les rendait redoutables,
 Et les vainqueurs tremblaient aux regards des vaincus,
 Tant le ressentiment de tant de maux perdus,
 Tant l'affreux souvenir des cuisines infâmes,
 Tant la haine effarait leurs prunelles de flammes!

Et sur le socle du monument farouche, je graverais les nobles prières d'Avarus demandant à Scipion en termes magnifiques non la pitié pour ses compagnons affamés, mais les honneurs de la guerre, ou la mort en un combat désespéré :

Romains, vous êtes forts; contre votre puissance
 Notre faiblesse osa dresser sa résistance
 Et lutta jusqu'au jour où domptés par la faim
 Voulant combattre encor nous le voulons en vain.
 Si faible est notre bras, Romains, notre âme est grande;
 Comme vous nous savons ce que l'honneur commande.
 Pour le sol des aïeux et pour la liberté,
 Pour nos femmes, nos fils, si nous avons lutté,
 Scipion, général illustre et magnanime,
 Est-ce un crime d'avoir mérité votre estime?
 Vous nous avez vaincus, précipités si bas
 Qu'il ne nous reste plus qu'une arme, le trépas;
 Nos glaives cependant ont connu la victoire,
 Et même nos revers accroîtront notre gloire.
 Juge donc s'il vaut mieux honorer la valeur
 Ou bien déshonorer un glorieux malheur;
 Décide! Soit la paix qui nous livre sans honte,
 Soit enfin le combat suprême qui nous dompte,
 Et le carnage enfin de ses derniers enfants
 Ouvrant Numance morte à tes pas triomphants¹!

1. Ces vers inédits, inspirés directement d'Appien, sont extraits de *Numance*, récit héroïque, par M. Léon Paris.

Mais le vainqueur aussi a droit à l'admiration de l'histoire. Pour réduire les compagnons d'un Ambon ou d'un Leucon, d'un Rhétogénès ou d'un Avarus, ces forcenés d'héroïsme, il fallait Scipion.

..

Scipion doit détruire Numance dont les révoltes incessantes, dont les succès et même les redditions successives sont des échecs à Rome. Froidement obstiné, il marche au but; il y va comme il a résolu; rien ne l'arrête, rien ne l'émeut. Il ne veut point de bataille, où la fureur de ces hordes déchaînées briserait ses légions et la foule peu sûre des auxiliaires espagnols; il a décidé le blocus de la bourgade, qu'il prendra par la faim : le blocus s'établit total, absolu, sans une brèche, les eaux mêmes du fleuve barrées de herses de fer hérissées de pointes et de crocs. Sourd à toutes les provocations, il assiste sans pitié à l'agonie des emmurés. Sa cruauté même s'exalte de leur résistance. Rhétogénès, surnommé l'Éclair, le plus brave des Numantins, a pu, par un effort de ruse, s'échapper dans une nuit de brouillard; il va pour soulever les villes sœurs des Arévaques : la jeunesse de Loutia s'émeut et prête l'oreille; il suffit : Scipion fond sur la ville, à trois stades de Numance, et cruel, coupe les mains à quatre cents misérables. Et quand enfin Numance se débat dans les convulsions suprêmes, au discours si fièrement apitoyant d'Avarus il répond, impassible : Rendez-vous avec vos armes ! Enfin il a vaincu; quelques bêtes forcées râlent pantelantes sous son talon : il va jusqu'au bout de sa vengeance; Numance est rasée au niveau du sol. Mais tous les Numantins sont morts; le Consul ne triomphera que d'un nom.

Pour cette exécution sans pitié, où Scipion s'acharne comme à une implacable vengeance, quelle obstination d'effort ! Appien a raconté l'investissement de la colline par une puissante circonvallation continue, et la garde sans cesse éveillée tout le long de l'enceinte formidable. Sept camps sont établis autour de Numance; le Consul y distribue ses soldats, auxquels il mélange habilement les indigènes; les sept camps sont reliés par

un fossé que domine un talus. Le retranchement est commencé de tous les côtés à la fois par des équipes de sapeurs que protègent des combattants. Si les assiégés font mine d'attaquer les travailleurs, de jour un drapeau rouge s'agite, de nuit un feu s'allume, et Scipion avec son frère Maximus accourt à l'aide.

Numance ainsi rapidement enclose, — soixante mille hommes menaient l'ouvrage — un second fossé, planté de palissades, vient doubler le premier; un mur large de huit pieds, haut de dix sans les créneaux, protège le terrassement; de cent vingt en cent vingt pieds des tours se dressent. Le Duero, nous l'avons dit, alors plus large sans doute qu'aujourd'hui, se coupe de herses dentées; une digue, haute et large comme la muraille, barre les marais.

En même temps sur les tours sont disposées les balistes, les catapultes, toutes les machines de guerre; toute la défense est approvisionnée de pierres, de flèches, de javelots; partout des archers et des frondeurs; partout des sentinelles et des guetteurs, tout un système de signaux pour appeler des renforts aux points où peut se produire une attaque. Des soixante mille hommes, trente mille sont occupés à la garde de la muraille, vingt mille sont toujours prêts à se porter aux endroits menacés par une sortie des ennemis, les dix mille autres sont en réserve pour les renforts. Scipion lui-même visite ses lignes chaque jour et chaque nuit.

Ainsi un anneau de pierres et de guerriers, long de cinquante stades, étreignait les Numantins dont l'assaut furieux se brisait contre l'obstacle inébranlable.

Appien n'a rien dit qui ne fût rigoureusement exact; ses témoins d'ailleurs ne sont-ils pas Polybe, qui fit le siège aux côtés de Scipion, et Rutilius Rufus, tribun militaire, qui certainement y prit part et en écrivit l'histoire.

Rendons maintenant hommage à A. Schulten qui nous a donné l'éloquent commentaire inattendu des textes.

Obligé d'abandonner la ville même de Numance aux recherches de la Commission nationale, il a du moins voulu savoir si les travaux gigantesques des Romains avaient laissé quelques

traces, et la fortune des fouilles une fois de plus lui a souri. Il a su remettre au jour presque tous les camps de Scipion ; il a pu suivre tout entière et retrouver par tronçons la circonvallation qui les liait.

*
* *

Nous connaissons exactement aujourd'hui l'emplacement des sept camps qui furent les sept maillons de résistance de l'immense chaîne. C'est au nord Castillejo, à l'est las Travesadas, Valdevorron, au sud-est Peña Redonda, au sud Molino, au sud-ouest Alto Dehesilla, à l'ouest Alto Real. Quelques redoutes, plus importantes que les tours de ceinture, sont signalées à Peñas Altas, peut-être à la Vega ; du camp de Castillejo à celui de Travesadas, du camp de Molino à celui de Dehesilla sont les ruines les plus importantes de la circonvallation.

Du haut de Numance on peut juger avec quel soin habile Scipion traça l'enceinte et fixa l'assiette des camps. Peña Redonda, le camp du sud, domine presque le Cerro de la Muela ; on pouvait de là-haut épier les assiégés ; la distance d'ailleurs est courte d'un sommet à l'autre, cinq cents mètres à peine à vol d'oiseau. La nature a bien fortifié ce promontoire qui se coupe à pic du côté de Numance, contre laquelle il fait pointe. Le Merdancho coule au pied de Peña Redonda qui défend deux passages, la vallée du ruisseau au nord, le barranco del Hierro au sud-ouest.

Castillejo, le camp du nord, est à mille mètres de Numance ; la colline où il se développait à son aise n'est point très élevée ; son flanc le plus raide, encore est-il bien accessible, regarde la ville. Le rio Tera la protège à l'ouest ; elle domine très suffisamment la plaine et peut surveiller tout le théâtre du siège, même communiquer par signaux avec les autres camps, sauf celui de Molino que lui cache l'acropole. La distance d'ailleurs qui la sépare de la ville la protégeait à elle seule contre les surprises. C'est de toute la campagne la position la plus favorable à une grande agglomération de soldats.

Alto Dehesilla, Alto Real d'une part, Valdevorron et Peñas Altas de l'autre sont les points culminants sur les deux rives du Duero; ils gardent tous les défilés. Ils s'imposaient à la stratégie romaine pour surveiller, avec Peña Redonda et Castillejo, tous les chemins. Ils auraient suffi; mais d'Alto Dehesilla à Peña Redonda, de Valdevorron à Castillejo la distance est longue : Scipion n'a pas hésité à s'établir dans la plaine. Le camp de Molino au sud obstrue l'étroite vallée du Duero, le camp de las Travesadas barre les passages par lesquels on pouvait s'échapper vers l'est; les restes en ont été trouvés, à cheval sur les routes modernes de Garray à Buitrago et à Renieblas. Las Travesadas, Valdevorron, Molino, Alto Real furent des camps de peu d'étendue; le plus gros des troupes fut massé à Castillejo et à Peña Redonda, dont les constructions occupaient chacune cinq hectares, à l'Alto Dehesilla, dont le plateau s'étale sur seize hectares.

Mais à Dehesilla les cultures ont détruit presque tous les travaux des Romains; il ne reste que des traces des remparts et des lignes assez confuses de murailles qui signalent l'emplacement des casernes; le sol, pour toute richesse antique, est semé de tessons d'amphores et de poteries de style ibérique.

Heureusement la petite charrue des laboureurs de Garray, restés fidèles aux primitifs outils millénaires, a été moins cruelle à Castillejo et à Peña Redonda; elle n'a fait qu'effleurer les ruines que recouvrait une mince couche d'humus, et ces ruines sont mieux conservées et plus lisibles que n'eussent pu le penser les plus légitimes espérances.

Avec une complaisance qui n'a d'égale que sa science, Adolf Schulten nous a promené sur les fortifications des camps, à travers leurs rues et leurs places, dans les casernes et les magasins où la foule grouillante des Romains et de leurs auxiliaires préparèrent et attendirent sans danger l'agonie de quelques braves.

Le siège dura huit mois; ce fut court, si l'on considère les travaux que fit exécuter Scipion à son armée. On dirait que le Consul prévoyait une résistance plus longue encore et la nécessité de plusieurs hivernages. Ou plutôt il pensa qu'une

fois Numance prise et détruite, il faudrait encore occuper solidement, avec des forces bien protégées, un pays où des peuplades si guerrières sont si promptes aux révoltes désespérées. C'est pour cela sans doute qu'à la grande surprise des archéologues les camps autour de Numance furent construits comme de véritables villes destinées à une longue existence. On s'attendait, si même la fortune des fouilles se montrait le plus favorable, à des traces de constructions rapides, à des enceintes fortes sans doute, mais où la terre et le bois auraient joué le premier rôle, à des baraquements sommaires de planches et de pisé, enfin aux restes d'un camp hâtif et passager, tels qu'en formaient les légions en campagne, selon les lois des opérations militaires. Mais Scipion voulut davantage; il s'établit dans de vraies maisons, derrière de vrais remparts de pierres, comme plus tard s'établirent les armées impériales au cœur des lointains pays conquis. Les camps de Numance ne sont pas des camps volants, comme ceux de César à Alesia, mais des camps à demeure, comme ceux de Carnuntum, de Novaesium ou de Lambessa.

Certes il ne faut pas chercher ici tout le soin d'un architecte et d'un entrepreneur qui prennent leur temps et leurs aises. Des assises de murs, quels qu'ils soient, que la pioche a découvertes et suivies en si grand nombre, il en est bien peu qui soient alignées correctement au cordeau, et se recoupent à angles nets. Le plan des constructions est clairement tracé, et à peu près conforme, comme nous le verrons, aux règles officielles de la castramétation; mais on sent à l'œuvre la main d'ouvriers improvisés, travaillant avec des matériaux de hasard.

A Peña Redonda, dit Schulten, « comme matériaux à bâtir on a employé le calcaire qui se trouve sur place, et, comme moyen d'assemblage, la boue. Les murs, formés par deux rangées de pierres qui sont taillées seulement à l'extérieur, ont une largeur de 40 à 60 centimètres ». A Castillejo et aussi à las Travesadas, les murs des baraques sont bâtis avec des gros et des petits galets diluviaux, dont la plaine est couverte.

On a posé deux rangées de cailloux l'une près de l'autre, et rempli l'intervalle avec de petites pierres.

Sur ces fondations aux lignes sinueuses, qui actuellement ne dépassent pas la surface du sol de plus de cinquante centimètres, s'élevaient des parois de boue clayonnée de poutres, dont la chute a comblé l'intérieur des bâtiments. Il est rare que ces cloisons sommaires aient été posées directement sur le roc. Les toitures étaient probablement en bois, et généralement il était fait un grand usage du bois, que les forêts du pays, si dénudé aujourd'hui, donnaient alors en abondance.

L'enceinte des camps, comme il convient, était plus soignée. A Peña Redonda, partout où la coupure de la colline formait une défense naturelle, l'ingénieur s'est contenté d'un parapet en pierres ou en bois. Seulement, par intervalles, s'avancent des fortifications en forme de terrasses; ce sont des bastions qui brisaient la ligne et l'élan des ennemis à l'assaut. De gros blocs de pierres entassées en formaient le soutènement. Ailleurs ont été ménagés artificiellement des redents, pour allonger le front du rempart et attirer l'assaillant entre des jets croisés de projectiles. Partout où le rempart devait seul former obstacle, il se composait de « deux murs frontaux en pierres calcaires et d'un remplissage en terre. Sa largeur atteint quatre mètres. Il tombe encore aujourd'hui passablement à pic vers l'extérieur; il avait à l'origine une escarpe verticale revêtue d'un mur frontal. » En un endroit on a constaté l'existence d'un fossé très plat d'environ dix mètres de largeur. « A Castillejo, le rempart n'est pas moins fort. Sur le côté postérieur, non fortifié par la nature du lieu (la fortification), se compose d'un large rempart de 5^m50, qui a deux murs frontaux de 1 mètre de large et un vaste remplissage de 3^m50 fait avec de petits galets. Devant le rempart court un fossé plat, d'environ 10^m50 de large, dont le fond se trouve à 1 mètre de distance au-dessous du couronnement actuel du rempart. Sur les côtés est et sud, la fortification consiste en une muraille de 1^m50 à 2 mètres de large en pierre calcaire, dans laquelle la quantité de grosses pierres bien taillées est surprenante. » Il faut ajouter

à ce robuste ensemble « une très remarquable construction adossée au sud, contre le mur frontal. Elle consiste en deux tours d'environ 4 mètres, reliées par une construction intermédiaire, tours dont les murs sont encore conservés en partie, à une hauteur de 0^m 80. La construction entière est large d'environ 23 mètres. Ici encore de bonnes pierres de taille ont été employées à la construction. Dans la tour occidentale ont été trouvés des boulets de baliste. De même que dans le camp de Peña Redonda, le côté le plus exposé à l'assaut était muni d'artillerie. Sur le cap méridional de Peñas Altas, il reste encore une tour aussi vigoureusement construite avec de puissants blocs, et d'où l'on pouvait bombarder Numance, car Saledilla, faubourg avancé de la ville, n'en était éloigné que de 150 mètres. Cette tour semble avoir été isolée sur sa pointe rocheuse.

Quant à la circonvallation, elle n'affecte pas toujours d'un camp à l'autre la même disposition. Sans parler de la digue qu'Appien dit avoir été levée pour intercepter un passage à travers un marais, et que l'on croit avoir retrouvée dans les environs de las Travesadas, au lieu que les indigènes nomment aujourd'hui *las Lagunas*, Schulten a déterminé l'enceinte murée de Castillejo à Travesadas sur une longueur de 350 mètres.

Dans la plaine, la muraille était construite en petites pierres, sur une largeur de 3 mètres; sur le flanc de la colline, elle était en gros blocs de formation neptunienne, et n'avait plus qu'un mètre à un mètre cinquante de large. Les fondations de deux des tours qui, selon Appien, flanquaient le mur tous les cent pieds, ont été relevées à la distance précise qu'indique l'historien.

Un autre tronçon, qui descend d'Alto Dehesilla jusqu'au Duero, est une épaisse muraille bâtie en gros blocs de formation neptunienne. Large de quatre mètres au flanc de la colline, de 2^m 60 seulement dans la vallée, elle est vraiment construite, dit notre guide, à la façon cyclopéenne, et bon nombre de ses pierres mesurent 1 mètre cube. Trois lignes parallèles de ces murs énormes la composent, les intervalles

étant remplis de pierres plus petites. Tout de même était construite la muraille qui reliait le camp de Peñas Altas à celui de Peña Redonda.

Plus intéressante encore est l'étude des camps eux-mêmes. Elle nous apprend d'abord qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce que les textes anciens nous enseignent sur la castramétation romaine. Il faut nettement distinguer la théorie de la pratique, et admettre que les généraux établissaient et construisaient leurs camps en dépit des formules classiques; selon les nécessités des lieux ou de la tactique.

On sait que Polybe a décrit en quinze chapitres de son sixième livre la disposition officielle d'un camp à son époque. Comme l'historien fut le compagnon de Scipion devant Numance, on pouvait, l'on devait même s'attendre à ce que les camps des troupes romaines fussent particulièrement conformes aux règles qu'il expose avec soin. Il n'en est rien. Par exemple, ni le camp de Castillejo ni celui de Peña Redonda n'ont la forme carrée. Le premier est un quadrilatère très irrégulier, le second affecte la forme même très peu géométrique du plateau où il fut placé. D'autre part Polybe indique pour l'enceinte la superficie de quatre plèthres (3,481 mètres carrés); les deux camps en question de Numance couvrent l'un et l'autre cinq hectares. Le camp d'Alto Dehesilla, dont nous ignorons la forme, était sans doute beaucoup plus grand et pouvait s'étendre sur seize hectares.

D'autre part, si le chemin de ronde qui suivait l'intérieur de l'enceinte (*intervallum*), si la rue décumane avec la porte décumane et la porte prétorienne, si la rue prétorienne et la rue *sagularis* ont pu en général être déterminées, d'après les données de Polybe, on hésite à fixer dans l'un ou l'autre camp l'emplacement du *prætorium*.

Il semble bien, à Castillejo, qu'un bâtiment de forme et de construction plus soignée, découvert dans la campagne de fouilles de 1907, ait pu servir de demeure à un chef important. Il se distingue par l'ampleur des salles, dont la principale comporte des colonnes ou plutôt des piliers de bois dressés sur des socles cubiques en pierre. A Peña Redonda, dans des

ensembles de constructions mieux conservées, les plus curieuses sont des casernes d'officiers, l'une surtout, presque carrée, ayant 28 mètres d'un côté et 10 de l'autre. Elle se divise en trois appartements groupés autour d'une cour centrale. Dans l'une des pièces on croit avoir retrouvé la construction d'un triclinium. Mais pas plus le soi-disant prétoire de Scipion à Castillejo que la caserne de Peña Redonda n'occupent la place presque centrale qui est marquée au *prætorium* dans le camp idéal de Polybe, aussi bien que dans le camp de l'époque de Trajan dont Hygin a décrit le plan. Il est possible d'ailleurs que le prétoire de Scipion ait été situé dans le camp d'Alto Dehesilla, qui dut être le plus important, sinon le mieux défendu de tous.

Les portes ne sont pas moins irrégulièrement situées. A Peña Redonda on a reconnu la porte prétorienne et la porte décumane, l'une dans le mur du nord, l'autre dans le mur du sud. La seconde est une simple brèche de 5 mètres ouverte dans le rempart; la première est de la même largeur, mais elle est serrée entre deux tours qui élargissent à droite et à gauche le mur d'enceinte. A Travesadas la porte prétorienne était de même flanquée de deux tours. A Castillejo la porte décumane est beaucoup plus compliquée : « Les deux extrémités des remparts sont, en arrière, reliées par une large sole, sur laquelle reposait la porte même. L'espace antérieur, profond de 3 mètres, est divisé par un mur mitoyen en deux moitiés d'environ 4 mètres, comme cela se trouve dans les portes des camps ultérieurs (Novaesium, Bonn). La largeur de la porte dépasse donc 8 mètres. Toutes les fondations de cette même porte consistent en grosses pierres soigneusement taillées. »

Quant aux rues, elles sont de largeur très variable, et de direction sinueuse. Le chemin de ronde à Peña Redonda n'a jamais moins de 3 mètres; les rues qui séparent les casernes en mesurent de 7 à 8. La *via sagularis* de Castillejo est large par endroits de 5 mètres; elle est pavée de cailloux. La chaussée de la *via prætoria* a 6 mètres; elle est également pavée de cailloux et, de plus, bordée de blocs de grès grossier, ainsi que quelques rues qui la coupent à angles droits.

En revanche la disposition des casernes des soldats semble assez correcte : « A Peña Redonda, écrit Schulten, nous sommes en présence d'un camp à manipules, c'est-à-dire d'un camp d'infanterie de ligne romaine, de légionnaires... L'intérieur du camp est occupé par des bandes de casernes d'environ 15 mètres de large et de 60 à 90 mètres de longueur. Ces bandes, en courant dans la direction transversale, représentent des *scamna*. Les locaux des casernes sont aménagés de telle sorte que deux rangées de chambres se trouvent placées l'une derrière l'autre de chaque côté d'un mur mitoyen divisant les *scamna*. On reconnaît tout de suite le mode d'installation des camps signalés par Polybe et par Hygin, conservé dans les camps de Novaesium et de Carnuntum. Les murailles longues traversant les bâtiments séparent les unités de troupes, *manipules* ou *turmae*. Les deux parties dont elles se composent (*centuries*) se trouvent placées des deux côtés de la rue. Ainsi les deux moitiés de l'unité (*centuries*) se trouvaient front à front, et les unités (*manipules*) dos à dos. La rangée postérieure des locaux représente les dortoirs (*papilio*), la rangée antérieure les locaux destinés aux armes (*arma*); les bêtes de somme (*jumenta*) étaient logées dans des hangars en bois construits sur la rue et ouverts par devant... Ces trois locaux situés l'un derrière l'autre forment le *contubernium*, ou baraquement pour 8 à 10 hommes. A l'extrémité postérieure des casernes se trouvaient des locaux réservés aux centurions. »

Si ces dispositions s'accordent avec celles que recommande Polybe, les dimensions des casernes sont différentes. Polybe indique pour les casernes de manipules 30 mètres de large, soit des files de constructions de 20 mètres de large et une rue de 10 mètres; ce sont les mesures adoptées pour le camp de Novaesium. A Peña Redonda « la largeur des *scamna*, sans les écuries, est d'environ 15 mètres, celle des rues de 7 à 8 mètres, celle des casernes des manipules, dont chacune se compose de deux demi-bandes (deux *centuries*) et d'une rue, de 22 à 23 mètres. » Dans ce camp bon nombre de casernes atteignent environ 90 mètres. A Castillejo, voici l'un des groupes de baraques les mieux lisibles, à l'ouest de la rue préto-

rienne : « On a d'abord dégagé au sud une caserne de manipule allongée du nord au sud, constituant par conséquent une *striga* (c'est le nom qu'Hygin donne au campement de deux centuries adossées l'une à l'autre), dont l'*hemistrigium* de gauche est très bien conservé. La longueur de cette *striga* est de 30 mètres (comme dans Polybe), sa largeur de 24 mètres, dont 2 mètres \times 6^m 50 = 13 mètres pour les chambrées (*contubernia*), 11 mètres pour les salles antérieures et la rue. Le nombre des chambrées est de huit. »

Les chambrées sont à Numance très petites; ce sont des salles carrées de 3 mètres de côté; il y en a même de plus petites n'ayant que 6 mètres carrés. Les soldats de Scipion étaient fort à l'étroit. Une caserne à manipule comportait de 16 à 24 chambres, et comme le manipule comptait 120 hommes en ce temps-là, c'étaient de 5 à 7 hommes qui devaient trouver place dans cet espace si réduit. A Novaesium, à Carnuntum, les salles étaient de 16 à 17 mètres carrés, et bien que le manipule n'en occupât que 12, les compagnons étaient bien mieux lotis. Ces chiffres permettent de calculer presque à coup sûr que le camp de Peña Redonda et celui de Castillejo pouvaient donner asile chacun à une légion. Pour les autres, dont l'enceinte ne peut pas être exactement déterminée, dont l'un au moins, celui de Molino, était restreint, dont un autre, Dehesilla, était certainement très vaste, le calcul est impossible.

Mais de toute façon il est évident qu'aux 60,000 assiégeants ne purent suffire les sept camps fortifiés. Le reste des troupes occupa probablement les redoutes, ou *campa* légèrement en arrière du retranchement qu'elles gardaient. Il est même admissible que les légionnaires seuls aient habité les camps, tandis que les auxiliaires furent plus sommairement installés.

Cependant, à n'en pas douter, ce furent les indigènes qui furent surtout occupés à la construction des camps, car les soubassements des baraques tout au moins sont bâtis à la mode du pays, et tels on voit les murs des maisons ibériennes à Numance, tels aussi voit-on ceux des casernes romaines. Il

était naturel que les Romains se déchargeassent de ces corvées sur des peuples bien plutôt sujets qu'auxiliaires.

Scipion ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple des généraux qui le précédèrent au pays des Arévaques. Schulten en a eu la preuve très claire. A Castillejo une caserne de manipule située au sud est coupée transversalement par un long mur assez épais. La construction n'en diffère pas essentiellement de celle des autres murs, et les matériaux en sont identiques et assemblés de même; mais tout dénote qu'elle est antérieure, surtout ce fait, que les murs des chambres régulières viennent buter sans liaison contre celui-là. Il y a du reste en d'autres endroits d'autres tronçons de murs qui viennent recouper les constructions normales et sont aussi les vestiges d'un camp plus ancien. C'est sans doute le camp que Marcellus établit l'année précédente, en 152, à cinq stades de Numance, nous dit Appien.

La récolte d'objets trouvés dans les fouilles n'a pas été fort importante, si l'on songe à la masse des terres remuées. C'est que probablement les Romains évacuèrent à loisir leurs positions, emportant tout le matériel que la sévère discipline de Scipion avait d'ailleurs strictement réduit.

Dans un angle de chambrée il n'est pas rare de retrouver la place d'un foyer, sous forme d'une maçonnerie carrée ou d'une cavité dans le sol, qu'entourent des débris de repas avec des tessons de poterie ayant servi à la cuisine. « Les plaintes des soldats, dit Schulten, relatives à l'excès inaccoutumé de nourriture carnée, rendent compte de la quantité prodigieuse d'ossements d'animaux domestiques et de gibier (surtout de cerfs et de sangliers). Les coquilles d'escargots et de moules, trouvées en très grand nombre, nous apprennent à connaître les hors-d'œuvre favoris des soldats. Dans les angles des bâtiments du camp se trouvent des amphores et des *dolia* servant à conserver les liquides et les grains. Dans une caserne on déblaya une petite pièce pleine d'amphores : c'était une chambre à provisions. »

Quant aux poteries, outre les amphores, c'étaient des vases de fabrication romaine, et surtout des jarres et cruches, des

réipients de toute sorte décorés au pinceau de motifs ibériques, dont les Romains, comme les auxiliaires, se fournissaient dans le pays, et tout pareils à ceux de Numance même.

Chose étrange, les trouvailles d'armes sont fort rares dans les camps de Scipion. On cite avant tout un *pilum*, parfaitement conservé, long de 70 centimètres. « Il a une longue pointe ronde à demi intacte, qui n'a plus aujourd'hui que 3 centimètres et demi, mais, qui, auparavant, avait certainement 7 centimètres; la hampe, de 67 centimètres de longueur, est composée, pour un tiers, d'une partie supérieure mince (7 millimètres) et, pour les deux autres tiers, d'une partie inférieure grosse (12 millimètres), de section quadrangulaire. Le fer se termine en bas par une langue pointue, aplatie à la forge, de 7 centimètres de long sur 2 de large; on y reconnaît des trous destinés aux clous qui servaient à fixer cette langue au bois de la hampe. Le poids atteint 360 grammes. Ce *pilum* représente le plus ancien exemplaire connu jusqu'à présent de ces célèbres armes de jet, et comme tel, et aussi à cause de la description du *pilum* du temps de Scipion donnée par Polybe, il est d'une importance capitale. »

Avec ce *pilum* on a signalé seulement quelques pointes de flèches, quelques pointes et talons de lances, des balles de fronde en argile, quelques boulets de balistes dont l'un pèse 5 kilogrammes. Tout cela provient de Peña Redonda. De las Travesadas proviennent un trait de catapulte en bon état, une lame de poignard et des flèches; de Castillejo deux balles de fronde en plomb, sans inscription, et une en argile, de même forme d'olive.

Comment expliquer cette pénurie de matériel de guerre sur le théâtre de pareils combats? On sait pourtant avec quelle fureur les Numantins se heurtaient contre les remparts ennemis pour forcer l'impitoyable blocus. Appien nous a laissé le témoignage de leurs provocations à Scipion insensible et de leurs attaques multipliées; on connaît le récit de Florus et d'Orose, récit de cet effort héroïque où les Numantins gorgés de viande demi-cruë, ivres de *caelia*, leur boisson nationale, se ruèrent pour mourir en une bataille suprême, « bataille longue et

atroce qui mit presque les Romains en danger, où les Romains eurent montré une seconde fois par leur fuite qu'ils combattaient contre les Numantins, s'ils n'avaient combattu sous Scipion. » Que sont devenues les armes romaines ou arévaques qui durent alors semer la plaine ou le flanc des coteaux ? Serait-ce qu'au long cours des âges les laboureurs, fragment par fragment, ont ramassé à fleur de terre, puis détruit ou dispersé les restes de ces luttes épiques ?

Les objets de toute sorte que peuvent briser et rejeter ou bien perdre soixante mille hommes agglomérés sur un espace aussi restreint ne sont pas beaucoup plus abondants, ni de beaucoup plus grande importance. Si l'on met à part la céramique, de valeur exceptionnelle comme on le verra, que nous cite Schulten en ses rapports, que remarquons-nous au musée de Soria¹ ? Quelques éperons de bronze, des mors de bride, des écailles de cuirasse, des agrafes de ceinturons, des fibules, une cuiller en bronze, des outils, des chaînes, de menus objets de fer, des monnaies ibériques ou romaines, quelques lampes, des pierres à aiguiser, des moulins à main, sans compter quelques outils néolithiques. Tout cela est fort peu de chose, et bien peu instructif.

Pour modestes que soient ces trouvailles, elles sont néanmoins d'autant plus précieuses qu'elles resteront peut-être les seuls témoins des investigations de Schulten. Cette circonvallation, ces camps, ces ouvrages divers qu'il a retrouvés avec tant d'ingéniosité savante, n'ont reparu au jour que pour disparaître à nouveau, et périr sans doute d'une mort définitive. Peut-être les constructions de Peña Redonda, qui occupent un sol rocailleux et aride, pourront-elles se conserver quelque temps à découvert, et ne pas trop souffrir du vandalisme inconscient des bergers. Mais les camps de las Travesadas, de Molino, de Castillejo même, dont la ruine apparaît aujourd'hui si imposante, devront céder aux exigences de la culture, à nouveau se remblayer et se couvrir de blés ; la charrue, dans son inlassable va-et-vient, complétera son œuvre de lente

1. Depuis notre excursion aux ruines de Numance, le petit musée de Garray a été transporté à Soria.

désagrégation certaine. Le nom de Schulten n'en restera pas moins célèbre, indissolublement attaché au nom de Scipion.



Heureusement Numance, dont les ruines avec le temps se dévoileront tout entières, bravera encore les siècles, comme la gloire de ses défenseurs, et, comme devant l'histoire, toute brûlée, saccagée, rasée, telle qu'elle apparaît lambeau par lambeau à la patriotique piété de ceux qui la ressuscitent, elle triomphera de ses vainqueurs.

Que les camps de Scipion se détruisent, c'est une perte que les archéologues surtout déploreront, et les curieux; l'érudition seule se plaindra, qui peut et doit se complaire dans ces casernes, au milieu de ces murailles où se révèle le génie patient et dur de Scipion le Numantin. A Numance la science parle aussi, mais elle parle bien bas; le cœur frémit d'un indicible émoi parmi ces ruines misérables où s'inscrivirent à jamais en lettres de feu et de sang les mots saints : Patrie et Liberté!

Que la charrue sillonne et nivelle tous les baraquements, toutes les rues, toutes les murailles des camps, pourvu que demeurent les pauvres maisons de Numance! Tout humbles et barbares au sommet de la triste colline, elles brillent comme des temples de marbre sur une cime divine d'acropole; plus elles paraissent aux yeux petites et misérables, plus grandit en nos cœurs l'image de ceux qui moururent pour elles.

Laissons Numance romaine, que découvre d'abord la pioche, à 30 ou 40 centimètres du sol; ce fut un village quelconque, fondé par Scipion sur le cadavre de la ville arévaque. Il disparut avec les invasions barbares; les Visigoths ni les Arabes n'y laissèrent aucune trace, mais en revanche la poterie sagontine y abonde, avec quelques fibules, des styles en os, des monnaies romaines.

Creusons plus bas, jusqu'au sol vierge : nous y trouvons au plus profond les vestiges d'une Numance préhistorique : « instruments de pierre, couteaux, polissoirs et pointes de

flèches en silex, finement taillés, haches de pierre polie, puis céramique grossière, d'argile noirâtre, de pâte mal travaillée, faite à la main, dont la décoration rudimentaire consiste en traits gravés à coups d'ongles. » Une pièce rare se détache du lot : un petit récipient en forme de boule aplatie aux deux pôles, avec un bec saillant, et qui ressemble à certaines théières japonaises, ainsi que l'a fort justement noté M. Melida. Il est fait à la main, en terre noire peu fine. Sur le fond, à l'extérieur, est tracée une croix; la panse est gravée de chevrons et imprimée de petits triangles creux, et, détail bien inattendu, six tétons de cuivre plantés dans l'argile font saillie en couronne, à la hauteur du bec. Ce frère curieux des vases de Ciempozuelos et des Alcores est l'ornement du musée de Soria.

Entre la couche préhistorique et la couche romaine dort ensevelie dans ses cendres la Numance des Arévaques.

Appien ne parle pas de l'incendie de la ville; Florus, que suit Orose, est au contraire très affirmatif: avant de se rendre ou de mourir, les derniers Numantins mirent le feu à leurs demeures. Et telle est bien la véritable histoire. Partout dans les décombres subsistent les traces d'un feu violent. Ceux qui dirigèrent et suivirent de près les fouilles ont partout retrouvé la catastrophe. Ils ont noté « la chape de terre rouge », de terre brûlée qui enveloppe la cité celtibérique, les briques crues décomposées par la chaleur, les cendres, les charbons de bois de chêne et de bois de pin qui se rencontrent à foison. Ils ont insisté sur ce fait que « tout dans la ville apparaît bouleversé, disjoint et dispersé, formant un véritable conglomérat historique qu'il est impossible de contempler et de fouiller sans émotion ». Et ailleurs: « En quelque point que l'on fouille, dit M. Melida, au niveau des ruines numantines, il y a quelque chose que l'on ne peut manquer de rencontrer à plus ou moins de profondeur, c'est la trace de l'incendie terrible qui détruisit la ville celtibérique. Les cendres, les charbons et la terre brûlée forment une couche d'un mètre et demi... On y trouve des pierres détachées des constructions et noircies par les flammes, des briques crues que le feu

convertit en vraies briques, que l'effondrement des toits brisa et pulvérisa, des tronçons de poutres carbonisées provenant des toits de chêne et de pin. Ces cendres, ces débris et décombres, étendus et nivelés pour éviter des frais d'extraction, servirent de fondements à la cité romaine. »

Dans ces décombres les os des animaux qui nourrirent les Numantins sont enfouis par milliers, os de cerfs, de vaches, de cochons, lièvres, chiens, chevaux ou poules; et parmi eux, reliques vénérables, se trouvent quelquefois des ossements humains que le feu a consacrés.

A une pareille catastrophe les modestes masures n'ont que trop rarement résisté. Le plan de quelques-unes se retrouve cependant sans trop de peine. C'étaient des cases rectangulaires, dont les murs étaient construits avec des moellons assez petits assemblés par un mortier de terre, voilà pour les soubassements, et pour le reste avec de grosses briques crues. La surface de ces murs était revêtue d'un enduit formé de boue et de feuilles, que souvent le feu a noirci. Le sol était de terre battue, et parfois dallé de grandes pierres.

Suivant les accidents du terrain, souvent les salles d'une même maison n'étaient pas au même niveau; on passait de l'une à l'autre soit en descendant une rampe douce en guise d'escalier, soit en sautant sur une pierre haute disposée à cet effet. Sous beaucoup de maisons se creusaient des caves en forme de silos, et les puits et les citernes ne manquaient pas.

Ces maisons bordaient des rues larges de 3 à 5 mètres, pavées de petits cailloux, et le long desquelles s'alignaient de grandes pierres disposées en trottoirs élevés. Pour passer de l'un à l'autre côté, en évitant la boue, on sautait comme à Pompéi sur des pierres transversales, à moins que ces bases ne servissent à jeter un pont volant.

Ainsi jusqu'au bord de la pente raide qui regarde Garray et le Duero, et d'autre part jusqu'au bord de la pente plus douce qui reliait le cerro à la plaine orientale, jusqu'au faubourg dont Schulten a retrouvé quelques constructions sur le promontoire de Saledilla, devait s'étendre la ville, sans luxe de maisons, et sans doute sans édifices civils ou religieux élevés à grands frais.

Était-ce même une forteresse, ceinturée de solides murailles? Appien ne nous renseigne pas; Florus affirme que Numance était *sans murs, sans tours*; Orose, au contraire, parle du mur long de trois mille pas qui embrassait la ville, et de ses deux portes. Les fouilles donnent raison à Orose. Au sud Saavedra, à l'est Schulten ont découvert sur plus de cent mètres des tronçons de murs « dont l'appareil est formé de grandes pierres, de blocs erratiques ronds pour la plupart, liés avec de la boue. Ce massif a près de 3 mètres de large à certaines explanades de plan quadrangulaire, qui paraissent des fondations de tours, et qui en certains points révèlent une reconstruction romaine. Il forme une espèce de terrasse sur laquelle devait sans doute s'élever un parement en briques crues ». Mais est-ce là à proprement parler un rempart, ou n'était-ce pas plutôt un mur destiné à soutenir les terres? Cette explication, à laquelle songe Melida, mettrait d'accord Florus avec Orose.

Dans l'incendie, l'éroulement et la destruction de Numance, il serait surprenant qu'un grand nombre d'objets divers ne fussent pas restés enterrés sous les ruines. La moisson en remplit promptement la petite chambre qui servit de musée à Garraÿ.

Sans revenir sur les trouvailles préhistoriques, sans s'arrêter à celles de la couche romaine, « fibules de bronze, anneaux, pendants d'oreilles, épingles à parer la chevelure des femmes, *barro saguntino*, flacons, pots et amphores de verre, » il faut aller droit à la collection ibérique. Elle est abondante et d'intérêt très vif, puisque jusqu'au moindre débris sert à proclamer la gloire des héros.

Il suffira de signaler en passant les armes de fer, du reste en petit nombre, les balles de frondes en argile, rondes ou semblables aux *glands* de plomb classiques, surtout une boule de pierre, de 35 centimètres de circonférence, lancée sans doute par une baliste de Scipion; plus les ordinaires ustensiles, pierres à aiguiser, moulins à main de forme archaïque, pesons de terre de toute sorte. Comme il n'a pas encore été dressé de catalogue, il faut se contenter de cette énumération sommaire.

De beaucoup toutefois l'emporte la valeur de la céramique numantine. Elle se rattache étroitement à celle dont l'étude devient maintenant à la mode depuis que j'en ai souligné l'intérêt, et que j'ai dénommée ibérique parce que je la crois fabriquée en Espagne et qu'elle se distingue de toutes les autres par l'originalité de sa décoration peinte.

Il en reste au musée de Soria un amoncellement considérable; quelques spécimens, et des meilleurs, ont été envoyés par Schulten au Musée archéologique national de Madrid. M. Melida en a fait connaître un certain nombre; le Dr Hofmann en prépare une publication qui sera digne du sujet.

Mais déjà l'on peut dire que les ateliers où se fournissait Numance, où se fournirent aussi les Romains et leurs auxiliaires au moment du siège, se classent au premier rang à côté des ateliers d'Elche ou d'Archena.

D'où que proviennent en réalité les poteries à décor géométrique, les plus anciennes de toutes, qu'elles fassent remonter jusqu'à l'industrie mycénienne leur plus antique origine, ou seulement jusqu'à la carthaginoise, qu'elles soient véritablement indigènes ou d'importation punique, il n'en est pas moins très notable qu'elles abondaient dans cette région perdue. Les grandes jarres divisées par des zones ornées de combinaisons et de suites de cercles ou demi-cercles concentriques se sont retrouvées en foule, absolument semblables aux principaux exemplaires d'Orihuela ou d'Almedinilla, de toutes les stations de l'Espagne du sud-est, et c'est bien une preuve essentielle de la diffusion générale de ces thèmes décoratifs à peu près immuables, pendant une très longue période de temps, à travers toute la Péninsule. Ces grandes jarres constituaient la poterie courante, les récipients d'eau, de vin, d'huile, dont l'usage était partout répandu, et que fabriquaient partout les ateliers, selon une formule banale. Leurs grandes dimensions les rendaient fragiles; aussi, sauf de rares exceptions, ne nous sont-elles parvenues qu'en miettes.

Des vases plus précieux reçurent une décoration plus fine, plus riche, et, ce qui vaut mieux, plus originale. Ce n'est pas sans surprise que l'on admire les formes très nouvelles affec-

tées à des pièces de facture particulièrement soignée. Ce sont de hautes coupes à pied élancé rappelant à la fois des coupes troyennes et des coupes préhistoriques du sud de l'Espagne; des pichets élevés en forme de chopes allemandes; des pots à bec qui rappellent nos cafetières; des œnochoés trapues à grande embouchure trilobée.

Quant au décor au pinceau, quelquefois il est tout à fait inédit, comme celui d'une petite cruche basse dont le col et la panse sont ornés de poissons peints en blanc sur l'argile claire, comme ces fragments où l'on voit aussi se découper en taches blanches, cernées et sillonnées de traits bruns, des têtes d'animaux étrangement conventionnels, stylisés avec le plus naïf dédain de la vérité.

Mais d'ordinaire les dessins ne diffèrent ni pour la technique ni pour l'aspect de ceux que nous avons appris à connaître ailleurs. Les traits de pinceau se détachent en brun sur la terre plus ou moins jaune ou rouge, tracés avec une sûreté libre et rapide. Le plus souvent les motifs peints sont ceux que nous trouvons communément ailleurs, zigzags, lignes d'S, postes, croix, crosses ou swastikas. Mais il faut bien remarquer que tous ces motifs restent linéaires, pour ne pas dire géométriques. Le décor végétal ou floral est absent, croyons-nous, jusqu'à présent, de même que l'on n'a pas noté la moindre représentation du visage ou du corps de l'homme.

L'animal au contraire apparaît fréquemment à la surface des vases, mais en images très singulières, dont les similaires n'ont encore paru nulle part. Sur deux fonds de coupes, par exemple, on voit deux grands oiseaux dont l'espèce est impossible à définir. Ce qui les rend remarquables, c'est que leur corps, leur cou, leurs ailes, au lieu de traits imitant plus ou moins bien les plumes, comme on en voit sur les tessons d'Elche, sont agrémentés de motifs géométriques: ici le ventre est vraiment divisé en zones, avec des métopes, là il est orné d'une croix entre les branches de laquelle s'encastrent des triangles. Seul l'art chypriote pourrait fournir quelques éléments de comparaison, mais assez lointains toutefois.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un procédé ornemental timide et enfantin en face de la stylisation audacieuse que les peintres ont infligée, inconsciemment sans doute, au cou et à la tête du cheval. Le motif qui semble le plus aimé de nos céramistes est en effet celui d'un buste de cheval, tellement transformé qu'il faut une grande bonne volonté pour y reconnaître la plus noble conquête de l'homme. Encore n'y parviendrait-on pas toujours si l'on ne pouvait suivre depuis l'origine l'évolution de ce dessin. Le cou encapuchonné est devenu une crosse couverte d'un quadrillage, mais où subsiste la crinière en brosse; la tête n'est plus qu'une boule où s'adapte, en guise de naseaux, un appendice évasé en gueule de tromblon. Plus d'yeux, plus de bouche, et deux longs traits à la place des oreilles. On n'ose dire si l'ouvrier a vraiment su lui-même ce que traçait sans trembler son pinceau routinier.

C'est d'un réel intérêt, et c'est un véritable plaisir de voir comment ces potiers, travaillant sur les mêmes données primitives que leurs émules d'Elche, par exemple, sont arrivés par la même voie de stylisation à des styles à la fois si proches et si distincts. La comparaison des vases et des tessons numantins, quand ils seront tous publiés, avec les tessons illicitans du Musée de l'Université de Bordeaux, ne manquera pas d'être aussi curieuse que pleine d'enseignements.

Pour le moment il faut se contenter d'observer que, malgré l'abus de la convention qui la rend un peu ridicule, la céramique de Numance ne manque pas d'agrément. Même il s'en dégage une impression favorable d'habileté et de finesse. A côté des monstres, de conception si bizarre, il y a plus d'un dessin linéaire qui a de la pureté et de la grâce; certains débris, où sont lancés des rinceaux de vrilles et des crosses par un pinceau hardi et sûr, ont une élégance tout hellénique. Même les oiseaux et les chevaux, si un goût raffiné les condamne au nom de la raison, par cela seul qu'ils n'ont rien de banal, et que l'assemblage de leurs lignes est rare et pittoresque, se font regarder avec plaisir. Il y a pour tout dire, parmi les vases de Madrid et de Soria, de véritables notes d'art.



Et il nous plaît, au terme de cette excursion numantine, de voir l'héroïque cité s'éclairer d'un rayon d'art. Quoi! Ces bêtes fauves, que Scipion vit sordides à l'heure de l'agonie, furent sensibles à la beauté d'une ligne pure sur un vase ingénieusement galbé! Ils servirent leurs derniers repas de cannibales héroïques dans une vaisselle peinte de pittoresques oiseaux chimériques! Ils s'enivrèrent de caelia, pour le combat suprême, dans des coupes de fine argile précieusement enluminées! Les compagnons de l'éloquent Avarus n'étaient barbares que pour mieux mourir.

Ce luxe inattendu de la céramique numantine jette un sourire sur l'austérité du champ de fouilles. Mais invinciblement l'esprit revient de ces images aimables à la sanglante tragédie de l'acropole. Aussitôt ce qui charmait les yeux, ce qui séduisait la curiosité savante s'efface et disparaît; invinciblement l'attention émue se redonne toute aux plus humbles débris de la ville détruite.

Le roi Alphonse XIII, qui se connaît en courage, comme on l'invitait à choisir au musée de Garray un souvenir de Numance, prit un petit morceau de charbon...

PIERRE PARIS.

BORDEAUX. — IMPR. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE. 9-11.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

Prix de l'abonnement à chacune des trois sections du recueil :

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

France F. 10 » | Union postale F. 12 »

II. BULLETIN HISPANIQUE

France et Espagne . . F. 10 » | Union postale F. 12 »

III. BULLETIN ITALIEN

France et Italie . . . F. 10 » | Union postale F. 12 »

Les prix ci-dessus indiqués ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 12 et 25 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, 15, cours de l'Intendance, Bordeaux.